

1

Orley Court était serti comme un joyau au milieu de la campagne du Sussex. Vaste manoir de style jacobéen du début XVII^e siècle, il avait été bâti en grès de la région, cette pierre mordorée qui garde la chaleur même les jours les plus maussades, lorsque les nuages pèsent sur les collines des Downs.¹

Le domaine était situé dans un agréable paysage de profondes vallées boisées, de champs verdoyants où se trouvaient çà et là moutons et chevaux, de villages aux maisons coiffées de tuiles, de pubs confortables et de magasins d'antiquités regorgeant de bibelots.

À 26 ans, lorsque Vanessa Abbott y était arrivée pour la première fois de Londres au volant de sa voiture, elle ne pensait pas un instant qu'Orley Court deviendrait son foyer. À l'époque, il s'agissait simplement d'un autre contrat pour sa jeune et pourtant déjà très florissante affaire de décoration d'intérieur. Avoir Orley comme client serait une bonne chose... se souvenait-elle d'avoir pensé alors.

1 Région de la côte est du Kent, entre le Pas-de-Calais et l'estuaire de la Tamise.

Son nom ayant été communiqué au propriétaire Oliver Jacobs par un ami commun, elle avait fait le trajet jusqu'aux collines du Sussex avec ses échantillons de tissus et son bloc-notes, sans imaginer une seconde ce qui allait suivre. Le propriétaire ressemblait peut-être à quelque beau héros tout droit sorti d'un roman du XIX^e siècle, mais elle avait jugé ses manières désagréables et décidé de garder ses distances : elle repartirait dès qu'elle aurait conclu l'affaire. Du moins, jusqu'à ce qu'il l'embrasse dans la pièce aux tapisseries.

La vie de Vanessa changea pour toujours avec ce seul baiser et elle sut qu'elle ne retournerait jamais à Londres. Ayant grandi dans la capitale, elle était habituée à l'agitation continuelle de la ville et cela lui avait fait un choc de se retrouver, du jour au lendemain, en pleine campagne ; mais elle s'y était rapidement accoutumée. En fait, comment ne pas tomber amoureuse d'Orley Court, avec son incroyable architecture et son jardin romantique à l'anglaise, plein de glycines et de roses ? Et elle avait réussi à y importer un peu de l'éclat londonien en organisant des fêtes mémorables où elle invitait ses amis de longue date.

Ils faisaient alors leurs valises pour venir la mettre au courant de tous les potins de Londres. Oh oui ! Au fil des ans, il y avait eu beaucoup de fêtes à Orley, mais moins les derniers temps. Et pas depuis la mort de son mari bien-aimé, Oliver.

Alors qu'elle regardait par l'une des grandes fenêtres à meneaux le jardin glacé par l'hiver, Vanessa se demandait où avaient fui toutes ces années : ces merveilleuses années mêlant amour et travail. Elle avait eu la chance de mener une existence vraiment épanouissante avec

un métier qu'elle adorait, deux filles qu'elle chérissait et l'homme qu'elle aimait à ses côtés.

Repensant à cette journée, voilà trente ans, où elle était tombée amoureuse en même temps d'un homme et d'une maison, la tristesse l'envahit malgré elle. Il ne restait plus qu'Orley à présent – et pas en très bon état.

Orley Court était un lieu calme, quasi sacré, avec des parquets à perte de vue, de grosses poutres en chêne et d'énormes cheminées. Tout le charme de l'Angleterre ; mais également une maison fort chère à entretenir et qui paraissait si vaste et si vide aujourd'hui, puisqu'elle n'abritait plus que sa belle-mère Dolly, ses filles Tilda et Jasmine, et elle-même. Elles ne pouvaient plus se payer le luxe d'une femme de ménage et d'une cuisinière à plein temps, et se contentaient d'une employée du village qui passait un coup de plumeau plus ou moins régulièrement. Et, bien que difficilement, elles se débrouillaient. Cependant sa fille Tilda ne cessait de se plaindre auprès d'elle.

La jeune fille était justement en train de déplorer le coût de quelque chose. Vanessa avait essayé de détourner la conversation ; elle observait un roitelet voleter, entrer puis ressortir de la haie d'ifs qui entourait la pelouse. Mais son aînée ressemblait à une guêpe obsédante un jour d'été.

— Maman, est-ce que tu m'écoutes au moins ?

Vanessa se détourna de la fenêtre et regarda sa fille ; Tilda lui ressemblait tellement au même âge qu'elle tressaillit.

Grande et mince, avec de longs cheveux blond clair tombant comme un rideau dans son dos, des yeux bleus et le teint pâle, l'aînée de ses filles avait toujours fait

tourner les têtes. Son physique avait été un atout durant sa brève carrière de chanteuse.

— Tu n'écoutes pas, hein ? Tu as encore ce regard vide.

— Bien sûr que si, ma chérie. Je pensais seulement à tes chansons...

— Surtout pas ! répliqua Tilda.

— Tu devrais vraiment songer à t'y remettre. C'est tellement dommage de gaspiller tout ce talent.

— Maman, je ne veux pas revenir là-dessus. Nous devrions au contraire parler d'Orley.

Vanessa soupira.

— Tu parles toujours de la maison.

— Il faut bien que quelqu'un s'en occupe, non ?

Sa mère fronça les sourcils.

— Que veux-tu dire ? Je n'arrête pas.

— Oui, mais un pot de peinture et deux nouvelles housses de coussins ne vont pas résoudre nos problèmes.

La mère se cabra sous le reproche. Bien qu'elle ait officiellement pris sa retraite de décoratrice d'intérieur, elle acceptait encore de temps à autre de petits contrats et cédait souvent à l'envie de donner un coup de neuf à leur habitation, même si elle savait au fond d'elle-même que coller du papier peint sur un mur moisi ne représentait pas une réelle amélioration.

— N'oublie pas que cette maison était la mienne avant d'être la tienne, Tilly.

— Je sais, fit Tilda, mais nous n'avons tout simplement pas les moyens de continuer ainsi.

Vanessa plissa les paupières.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je dis que nous devons prendre une décision.

— De quelle sorte ? Parce que tu sais que je ne vendrai jamais cet endroit.

— Je le sais, coupa Tilda. Je n'oserai jamais le proposer. Seulement...

— Quoi ? demanda sa mère.

Elle regarda Tilda tirer sur une mèche de cheveux et l'enrouler autour de son doigt avant de reprendre la parole. C'était un signe évident qu'elle avait quelque chose de grave à dire.

— Nous pourrions toujours vendre la moitié de la maison, déclara-t-elle finalement.

Les mots restèrent en suspens quelques instants avant que Vanessa se mette à rire.

— La *moitié* ? Qu'est-ce que tu entends par *la moitié de la maison* ?

Tilda se leva du canapé et se mit à faire les cent pas.

— J'y réfléchis depuis quelque temps. Nous ne voulons pas vendre tout de suite, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non.

— Et nous préférons ne pas avoir de locataires.

Vanessa secoua la tête.

— Ça, non ! Nous avons déjà essayé, tu te souviens ?

— Bien sûr. Celui qui avait volé le croquis de Holbein !

— Qui était dans la famille depuis des générations. Heureusement, nous l'avons récupéré, soupira Vanessa en frissonnant à ce souvenir. Et puis il y a eu cette drôle de femme qui est arrivée avec une voiture remplie de chats.

La bouche de Tilda s'étira dans un sourire.

— Je l'aimais bien.

Sa mère se dirigea vers le canapé et s'y assit, tapotant la place à côté d'elle. Tilda la rejoignit.

— Dis-moi ce que tu as en tête, reprit Vanessa.

— Eh bien, je pensais que nous pourrions peut-être arriver à vendre la moitié de la maison. On voit ça tout le temps dans les annonces immobilières, expliqua sa fille. Une grande demeure divisée en appartements.

— Mais est-ce que ça ne reviendrait pas à avoir un tas de locataires ?

— C'est pourquoi j'ai pensé que la moitié serait mieux. De cette façon, une seule famille emménagerait ici. Le hall d'entrée sépare Orley en deux de façon naturelle, non ? Ce n'est pas tout à fait symétrique comme dans certaines demeures élisabéthaines en forme de E., mais cela pourrait certainement marcher. L'aile nord possède même sa propre cuisine, et nous n'utilisons pas cette partie de la maison.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Parce que c'est vrai, répliqua Tilda. Elle ne sert que d'entrepôt.

Vanessa pensa aux chambres jadis remplies d'invités. Il fallait admettre qu'elles étaient à présent tristement vides.

— Mais si nous en vendions la moitié, ça reviendrait à la partager ?

— Si on veut, concéda Tilda.

— Si bien qu'Orley deviendrait une maison jumelée¹ ? C'est ce que tu veux dire ?

— Eh bien, oui, mais très grande et très chère.

Sa mère secoua la tête.

1 En Angleterre, de très nombreuses maisons sont jumelées, c'est-à-dire qu'elles forment un seul bloc avec deux entrées séparées.

— Ce serait un sacrilège.

— Ce serait pire de la perdre complètement, non ? Au moins, nous pourrions toutes rester ici.

Vanessa regarda sa fille.

— Tu parles sérieusement, n'est-ce pas ?

— Je pense que cela nous ôterait une sacrée pression, oui. Nos revenus ont considérablement diminué ces dernières années ; les factures ont augmenté et cette vieille demeure semble nous coûter de plus en plus cher en réparations. Tu te souviens de la facture pour remettre le toit du séchoir à houblon en état après la tempête ?

— Ne m'en parle pas !

— Mais pourtant si, maman... il faut te rappeler ce genre de choses. Tu dis que tout va s'arranger, mais comment peux-tu en être certaine ?

— Tout ça est trop pour moi, soupira-t-elle. Tu crois que c'est ce qu'il faut faire ?

Tilda opina de la tête.

— Mais comment ferions-nous ? insista Vanessa.

— On pourrait séparer la maison à peu près en deux sur une ligne nord-sud à partir du hall d'entrée. Il y aurait des parties communes comme le vestibule et on accéderait à certains endroits par le jardin. Admets que l'aile nord ne nous sert à rien !

— Mais qui voudrait acheter cette aile nord, délabrée et pleine de courants d'air ?

— Quelqu'un qui aime son architecture et sa vue imprenable sur les Downs ? Quelqu'un qui veut posséder un coin d'histoire anglaise, mais ne peut pas se payer un manoir entier ?

Vanessa hocha la tête :

— Je ne sais pas.

— Réfléchis-y, maman.

Sa mère regarda son visage sérieux et, dans le fond de son cœur, reconnut que Tilda n'avait pas tout à fait tort.

— J'ai besoin de temps, lui répondit-elle.

— Nous n'en avons pas beaucoup, répliqua Tilda. Tu as vu notre compte bancaire ?

Vanessa l'avait consulté. Voilà deux mois. Elle n'avait plus osé depuis. C'était trop déprimant.

— Si je donnais mon accord pour ce projet – ce dont je ne suis vraiment pas certaine – je ne saurais pas par où commencer.

— Tu n'auras pas à t'en inquiéter, la rassura Tilda. Je m'en occuperai – arpenteurs, agents immobiliers... laisse-moi faire.

Sa mère contempla le tapis usé sous ses pieds, puis leva les yeux sur le papier peint qui se décollait à droite de la cheminée, cachant Dieu sait quelle horreur. Si elles vendaient, elles auraient de l'argent en banque pour les réparations, le chauffage et les autres factures. Elles n'auraient plus à s'inquiéter. Elle devait admettre que c'était tentant.

Mais céder la moitié d'Orley à un inconnu... ne serait-ce pas comme perdre un membre ? Vanessa n'arrivait pas à l'imaginer, même si elle en reconnaissait le bien-fondé.

— D'accord, finit-elle par dire. Je vais y réfléchir.

— C'est tout ce que je demande, conclut Tilda.

La jeune femme ferma la porte de sa chambre et poussa un soupir de soulagement : le sujet avait été abordé. Elle surveillait les comptes du domaine depuis

un moment et savait sa famille en difficulté. Sa mère devait bien en être consciente aussi, même si elle n'en parlait jamais. Elle préférait contempler les derniers échantillons de ses créateurs préférés, plutôt que se pencher sur les comptes d'Orley. Il fallait faire quelque chose. Tilda le savait et elle n'ignorait pas non plus que ce serait à elle d'orienter les choses dans la bonne direction.

Mais vendre la moitié de la maison, était-ce la meilleure décision ? C'était si radical, si définitif.

« C'est tellement effrayant », murmura-t-elle.

Cependant, ne pas vendre paraissait encore plus angoissant, car il était évident qu'elles ne pourraient pas continuer à vivre ainsi. Les factures de chauffage suffisaient à les mettre dans le rouge, d'autant qu'à présent, les gains de Tilda s'étaient réduits à presque rien.

Orley était son endroit préféré et elle ne pouvait supporter l'idée de le perdre. Son refuge quand le monde instable de la chanson l'avait lâchée, où elle était venue se cacher et panser ses plaies.

Elle gémit en songeant au passé récent et maudit l'émission télévisée qui, à la recherche de talents, avait tout déclenché. Tilda avait toujours aimé la musique et griffonnait des paroles dans des cahiers depuis l'enfance. Quand le télécrochet avait été annoncé, elle avait sauté sur l'occasion et présenté une de ses compositions – se démarquant ainsi des concurrents qui chantaient des reprises. Sa mélodie entraînante lui avait fait gagner le concours ; puis un producteur d'une grande maison de disques l'avait signée. Après cela, elle avait un peu perdu la tête pendant quelques mois tandis que la marque la préparait, la modelait, lui imposait une

chanson et la lançait devant un public qui ne l'attendait pas. « Tilly » était née.

Une tournée au Royaume-Uni en tant que *guest star* avait suivi, avec des concerts dans de grandes salles et des stades. Tout cela était flou maintenant. Un mirage qu'elle préférait essayer d'oublier. Cette ascension fulgurante vers la gloire avait pris fin aussi vite qu'elle avait commencé ; la maison de disques était passée à une nouvelle vedette et Tilly fut oubliée.

Elle était revenue à Orley, son compte bancaire gonflé et son ego dégonflé, et n'écrivait plus une seule chanson.

Pourtant, elle n'avait pas totalement oublié la musique et enseignait le chant et le piano aux enfants et adultes du coin. Elle était un bon professeur qui aimait son métier ; mais elle sentait qu'elle pouvait faire mieux. Ses élèves étaient toujours galvanisés en la reconnaissant, et beaucoup rêvaient de goûter à la même célébrité. Cependant, Tilda les ramenait toujours sur terre, les mettant en garde contre l'imprévisibilité et la dureté de ce genre de carrière.

Elle regarda le petit bureau de sa chambre jonché de cahiers et en feuilleta un. Les ébauches de chansons, les pensées et impressions notées au hasard qu'il contenait, lui procura un sentiment de culpabilité et de tristesse. Elle devrait écrire. Ses chansons avaient autrefois été toute sa vie et, à 27 ans, elle était beaucoup trop jeune pour abandonner ses rêves. Mais, sans trop savoir pourquoi, l'inspiration l'avait quittée et rien ne semblait pouvoir l'aider. Elle avait essayé de retrouver tous les endroits où elle partait se cacher autrefois avec ses cahiers, mais aucune randonnée dans les collines

ni le temps passé assise dans le jardin n'avaient produit quoi que ce soit.

Peut-être suis-je la femme d'un seul succès ? pensait-elle.

Elle avait connu la scène internationale, été applaudie et, même si cela n'avait duré qu'un bref moment, elle avait réussi quelque chose. Mais peut-être que ce serait tout. Après son heure de gloire, elle devait à présent accepter d'enseigner. C'est peut-être l'une des raisons qui lui faisaient prendre les rênes d'Orley aujourd'hui : elle avait l'impression de ne pas pouvoir contrôler sa carrière.

Eh bien, une chose était certaine : elle ferait de son mieux pour sauver la maison et sécuriser l'avenir des siens. Et si cela signifiait en vendre la moitié à une autre famille, qu'il en soit ainsi.